

L'état où nous trouvions la maison surpasse toute description. La saleté était effrayante à voir ; notre travail de nettoyage fut herculéen. La saison se faisait froide ; le vent et la pluie pénétraient de toutes parts par les brèches, si bien qu'une de nos Sœurs en attrapa une très mauvaise bronchite qui la mit pendant deux mois hors de combat. Le potager et le jardin étaient détruits ; les murs de l'enclos et les portails d'entrée, abattus ; tous les jeunes arbres, que nous avions eu tant de mal à planter, avaient été broutés par les chevaux ; deux chambres et un corridor du Sanatorium étaient démolis ; le bâtiment central avait six grandes ouvertures béantes ; nos réservoirs étaient tous percés d'éclats d'obus : bref, le spectacle était pitoyable.

Notre maison, devenue historique (elle s'en serait bien passée !) attirait de nombreux curieux, qui venaient de fort loin voir l'effet des bombes et nous entendre raconter nos expériences, sans penser à la perte de temps qu'ils nous occasionnaient.

Dès les premiers jours, on nous envoya un Cafre, victime d'un attentat. Nous eûmes le bonheur de le baptiser avant sa mort. Ce fut notre premier malade depuis notre retour.

En juillet commencèrent les réparations. Le travail fut mis par le gouvernement en adjudication. Pendant plusieurs mois nous fûmes à la merci des entrepreneurs qui, manquant d'ouvriers, ne faisaient pas assez rapidement avancer l'ouvrage. Jusqu'ici nous avons payé nous-mêmes toutes les dépenses ; nous n'avons pas encore été indemnisées par les autorités, mais nous espérons (car il en est temps) que cela ne tardera pas.

Puisque je touche à la question d'argent, je crois devoir ajouter que nos pertes, généralement, ont été considérables pendant cette malheureuse guerre. Nos bâtiments sont dilapidés ; les obus les ont ébranlés jusqu'aux fondements. Les réparations qui ont été faites depuis l'estimation que le gouvernement a faite des dégâts, et celles qui probablement devront être faites encore, seront entièrement à notre charge. Après un violent orage que nous avons eu en septembre, un des pignons du Sanatorium est tombé ; cela nous a causé une dépense d'un millier de francs. Outre cela, les pertes en linge, literie, vaisselle, etc., ne sont pas inconsidérables. Indirectement, la guerre a été cause que plusieurs colis de grande valeur, qui nous avaient été expédiés de France et d'Angleterre, ne nous sont pas parvenus. Une

s esprits, se
nières sept
s concurren-
tenu haut et
... écrit une
le 23 septem-
mphes ; mais
elles avaient
voyait bien
et bien repré-

que ces cause-
bien gardé de
concision jus-
— Maintenant
d'espoir d'en

ORNIS.

Afrique)

mois. Nous nous
du Saint Sacre-
va plus ni cierges
nous étions telle-
ction que le Rév.
quelconque, et je
Sœurs découvre,
papiers d'encens,
gments de papier,
édiction de Notre-

ogne. Les classes
rents, fatigués des